

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Vues pittoresques des chateaux, monumens et sites remarquables de l'Alsace

Rothmüller, Jacques

Colmar, [1839]

Bilstein

[urn:nbn:de:bsz:31-265342](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-265342)

Château de Hohenfels.

Les ruines pittoresques du château de Hohenfels couronnent les sommités de plusieurs rochers, situés sur la crête des montagnes qui séparent la vallée de Dambach de celle de Philippsbourg, que suit la grande route de Niederbronn à Bitche. La roche principale présente, du côté du nord, un aspect singulier : la largeur du sommet dépasse tellement celle de la base, que cette masse gigantesque semble poser en équilibre sur un étroit piédestal. Plusieurs chambres sont taillées dans le roc, et l'on y distingue surtout un cachot affreux, dans lequel l'on descendait les prisonniers par une ouverture perpendiculaire, dont le haut paraît avoir été fermé par un énorme couvercle en pierre.

Ce château était autrefois le chef-lieu d'une seigneurie, qui, outre le nom de Hohenfels, portait aussi celui d'Ettendorf, village situé à une lieue au midi de Pfaffenhofen, et que la famille qui en jouissait alors possédait plus anciennement. Frédéric d'Ettendorf signa en 1163, comme témoin, l'acte d'une donation faite à l'abbaye de Neuwiller. Cent ans plus tard, Éberhard et Frédéric d'Ettendorf furent en guerre avec la ville de Strasbourg, et des trêves fort courtes entre eux et cette ville furent conclues en 1264 et 1267. Une charte de l'an 1293 fait voir que dès cette époque cette famille était en possession du château de Hohenfels. Au siècle suivant, elle tenait des fiefs considérables des évêques de Strasbourg et des ducs de Lorraine, et comptait elle-même parmi ses vassaux plusieurs des familles les plus illustres de l'Alsace.

Vers la fin du même siècle, le château de Hohenfels fut engagé ou même vendu aux évêques de Strasbourg; mais il paraît que les Ettendorf le rachetèrent pour le vendre aux seigneurs de Lichtenberg. La famille d'Ettendorf s'éteignit au quinzième siècle. En 1542 les Durckheim reçurent en fief du comte Philippe de Hanau la moitié de Hohenfels et des forêts qui en dépendaient; il paraît qu'à cette époque ils possédaient déjà au même titre l'autre moitié. Dès l'an 1406 ils avaient obtenu des Ettendorf, en amélioration de leurs fiefs, le bourg de Froschwiller, pour lequel ils relevèrent dans la suite des évêques de Strasbourg. D'après la lettre d'investiture de l'an 1542, Hohenfels était alors en ruine et inhabité. Réparé dans la suite par les Durckheim, il fut, ainsi que leurs autres châteaux de ces contrées, défendu contre les troupes françaises en 1676 et démoli en 1677.

Bilstein.

En s'enfonçant, en face de Villé, dans une vallée latérale qui se dirige au sud-ouest, et après avoir passé près des mines de charbons de Lalaye, riches en empreintes de palmiers et de plantes qui semblent appartenir à un monde préexistant au nôtre, on arrive aux ruines du château de Bilstein, situées au-dessus du village d'Orbeis et non loin du Climont, d'où jaillissent les sources de la Bruche.

Depuis que l'on connaît l'histoire de ce monument jusqu'aux fils de l'empereur Albert, il dépendait de celui d'Ortenberg et en a partagé le sort. Mais au lieu de passer, comme celui-ci, aux Müllenheim, il fut donné en fief à différents seigneurs, et quelquefois divisé entre plusieurs familles : les Hadstatt en ont possédé pendant longtemps la partie qu'on appelait le *château inférieur*; un Louis d'Amottern, aux ancêtres duquel la garde de ce château et de celui d'Ortenberg avait été confiée par Albert, fut investi en 1435 d'un bâtiment dit *Ritterhaus* (maison des chevaliers). Les restes des deux corps de logis que l'on voit encore de nos jours, faisaient sans doute partie de ce bâtiment.

Selon Specklin, ce château était habité en 1476 par le chevalier Jean Marx, dont la famille a occupé les premiers rangs de la magistrature de Strasbourg, et qui figure avec éclat dans les annales militaires de son temps. Dans la bataille que cette ville livra en 1262 à l'évêque Walther de Géroldseck, un Marx s'était avancé seul contre toute la cavalerie de l'évêque, et avait engagé le combat en renversant le chevalier ennemi qui était venu à sa rencontre. Jean combattit parmi les troupes de cette ville à la bataille de Nancy; il fit prisonnier le riche comte de Nassau, qui servait sous les ordres de Charles-le-Téméraire; il conduisit son prisonnier au château de Bilstein, pour en tirer une forte rançon. La ville de Strasbourg le réclama, Jean n'ayant fait la guerre

que sous ses bannières et non pour son propre compte. Sur son refus, on envoya des troupes contre le château, et, au moyen d'intelligences qu'on s'y était ménagées, elles y pénétrèrent pendant que Jean Marx se livrait aux plaisirs de la table. « Il prit la chose en gaité, » disent les historiens, et, après avoir témoigné sa surprise de cette visite inattendue, il invita les assaillants à prendre part au repas. Le lendemain il conduisit lui-même à Strasbourg son prisonnier, qui paya une rançon de cinquante mille florins.

Ce vaillant chevalier eut une fin bien tragique. Il était en litige avec le bailli épiscopal de Saverne, Antoine Wilsperger, qui fit l'atroce plaisanterie (les Marx ayant dans leurs armes deux mains coupées) de jurer qu'il ferait de Jean *un vrai Marx*. Le guettant à Dambach, il le fit saisir par ses gens au sortir d'un bain, et lui trancha les deux mains. La tradition prétend que, n'ayant pu obtenir justice, il assigna, le jour de sa mort, Wilsperger au tribunal de Dieu, et que le même jour ce dernier fut frappé de la foudre.

Bergheim.

Bergheim ou Berckheim, appelé aussi Oberbergheim, pour le distinguer de deux villages de la Basse-Alsace qui portent le même nom, est situé non loin de la petite ville de Ribeauvillé, et faisait autrefois partie du domaine rural nommé *ultra colles*, et appartenant au prince Maximilien-Joseph de Deux-Ponts. Son ancienneté ne saurait être douteuse, si l'on consulte les titres que l'historien Grandidier a fait imprimer dans son premier volume sur l'Alsace. L'on y voit que le nom de Bergheim est déjà rappelé dans la charte de fondation de l'abbaye de Murbach, établie en 727 par le comte Eberhard, et dans la donation faite en 768 à celle de Munster par un noble alsacien, nommé Sigefroi. Les actes du monastère de Moyenmoutier, fondé sur la fin du septième siècle par Hidolphus, archevêque de Trèves, font encore remonter plus haut l'existence de cet endroit. Un seigneur du pays, nommé Hagion, accorda à cette abbaye, sous l'abbé Leutbald, mort en 704, la plus grande partie des possessions qu'il avait à Bergheim. Ce Hagion, selon quelques historiens, paraît être le même que Haichon, fils du comte Hugues et petit-fils d'Adalric, duc d'Alsace, qui fut en 723 un des principaux bienfaiteurs de Honau.

La terre de Bergheim fut accordée, vers l'an 950, par l'empereur Othon I^{er}, à un seigneur allemand, nommé Conrad, qui l'obtint de ce prince sans le consentement de l'abbaye de Moyenmoutier. Adalbert, qui était alors à la tête de cette maison, en obtint la restitution en 964, pendant le séjour que cet empereur faisait à Strasbourg. Elle ne fut que de peu de durée, puisque Hermann, neveu de Conrad, le même qui devint ensuite duc de Souabe et d'Alsace, s'empara en 977, sous Othon II, de la terre de Bergheim, dont il fit présent à un nommé Lugold, son favori. Alman, qui succéda en 985 à Adalbert dans l'abbaye de Moyenmoutier, en porta ses plaintes en 997 à l'empereur Othon III, qui promit de lui faire rendre justice; mais la mort de ce prince, arrivée en 1002, arrêta cette restitution, qui ne fut effectuée que sous Henri son successeur, et qui ne put être obtenue qu'à un très-grand prix d'argent. De nouvelles difficultés ne tardèrent pas à s'élever au sujet des biens de Bergheim, et dès la même année, Berthold, évêque de Toul, parvint à se faire adjuger par le même empereur, en vertu d'une ancienne donation faite à son église.

L'historien des évêques de Toul remarque que Berthold obtint de Henri la restitution du village de Bergheim, de son péage et des districts de la mine. Ces dernières expressions indiquent qu'il y avait alors des mines dans ces environs, et la proximité de celles que l'on découvrit dans le siècle dernier dans le voisinage de Bergheim, donnent de la force à cette conjecture.

Les prétentions de l'évêque de Toul sur Bergheim tiraient leur origine d'un traité passé vers l'an 970 entre saint Gérard et entre Frédéric, duc de Lorraine, par lequel le dernier l'avait donné à ce prélat et à son église, en échange de la terre de Barr. Léon IX, qui devint pape en 1048, confirma non-seulement à l'évêque Udon la possession de celle de Bergheim, mais il ratifia aussi la donation du ban du même endroit, avec les droits de marché et de monnaie que l'empereur Henri II venait de faire à la même église. Udon, de retour d'Allemagne, s'arrêta à Bergheim, où il mourut le 14 juillet 1069. Pipon, qui le remplaça, se vit enlever cette terre par les courtisans de Henri IV; mais elle lui fut rendue en 1102.